

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures
du soir, 46, Rue Maciel.
De 8 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au
Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas
rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 319

Impreso en los Talleres de El Siglo

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

Rédacteur en chef: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 43, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois	\$ 1 00	1 20
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 50	6 50
Un an	10 00	10 50

Numéro du jour . . . \$ 0 01
ancien . . . 0 10

Les abonnements partent du premier et du quinze
de chaque mois.

Les réductions pour semestres et année ne por-
tent que sur souscriptions payées d'avance.

La Journée.

C'est du Brésil que nous vient aujourd'hui
non point la lumière, hélas! mais la nouvelle
sensation que la curiosité toujours avide du
lecteur réclame, et que les événements ne se
chargent que trop de lui fournir.

M. Prudente de Moraes, comme on a pu le
voir hier soir, dans le service télégraphique
de l'Agence Havas, a été l'objet d'une odieuse
tentative d'assassinat. Toujours blâmable en
principe, le meurtre politique devient plus
spécialement digne de la réprobation univer-
selle quand il est dirigé, comme dans le cas
actuel, contre un gouvernement dont la condui-
te est à l'abri de tout reproche justifié de ty-
ranie, de péculat, d'usurpation et de manœu-
vres contraires aux prescriptions du Statut
Constitutionnel.

Par la rectitude de ses procédés, par la di-
gnité de son attitude, par son respect cons-
tant de la Constitution et des droits des ci-
toyens, M. Prudente de Moraes a mérité
l'estime et la gratitude de ses concitoyens en
même temps que les sympathies de l'étranger.
Il y a bien quelque mérite, car la situation,
qui lui échut en partage, à la mort de Peixoto
n'était rien moins que brillante.

Nous ignorons encore exactement si le cri-
me contre lequel protestent la conscience uni-
verselle et qui a coûté la vie à un héros
vétéran, est l'œuvre d'un feu isolé ou si ce-
lui-ci a été l'instrument d'une conspiration
lâche. Nous voudrions croire, quant à nous,
que cette conspiration n'a pas existé.

Siardentes que soient les passions politi-
ques dans la capitale du Brésil, il ne semble
pas que rien justifie là-bas de semblables vi-
olences et d'aussi tristes recours à la force.

Quoi qu'il en soit, il convient de souhaiter,
pour la jeune république des Etats-Unis du
Brésil, que les hommes appelés à en diriger
les partis comprennent tous également que
si le gouvernement démocratique comporte
des agitations et des luttes, il ne saurait se
maintenir et prospérer que par un respect ab-
solu des grands principes qui régissent toute
société humaine. Or, c'est violer le premier
et le plus fondamental de ces principes que
d'en appeler à la violence et au meurtre quand
il n'y a ni despotisme à renverser ni droits
méconnus et spoliés à revendiquer.

À Montevideo, les rumeurs alarmistes qui
semblaient s'être apaisées ont repris hier soir
de plus belle. S'il est fallu en croire les
«bonnes gens» qui par crédulité ou par malice
s'appliquent à la propagande c'est sur un
volcan que nous nous sommes tous couchés
hier soir, et c'est miracle qu'il n'ait pas fait
éruption pendant la nuit. Et comment douter
de l'exactitude de leurs informations quand
ils allaient jusqu'à dire que le colonel Angel
de Leon venait d'être arrêté. Nous ne jure-
rions pas qu'on n'ait pas dit ça, par qui ou
pourquoi.

Et pourtant cette arrestation ni aucune au-
tre pouvant donner lieu à une confusion ou à
une méprise n'avait eu lieu!

Singulière politique, en vérité, celle qui en
est réduite à s'alimenter ainsi de mensonges
et de billoresques.

Si on n'a rien de mieux ni de plus fort à
opposer à la candidature de M. Cuestas et aux
espérances des honnêtes gens pour qui «l'en-
nemi désormais est l'hérésie», nous pou-
vons nous rassurer.

A PROPOS DU LIVRE

DE M. SCHWOB

Monsieur Maurice Schwob a récemment pu-
blié à Paris un livre ayant pour titre «Le
Danger Allemand». C'est une étude conscien-
cieuse et richement documentée qui inspire
de vives inquiétudes sur l'avenir réservé à
notre commerce et à notre industrie si nous
continuons à laisser le champ libre aux pro-
grès envahissants de la concurrence étran-
gère.

L'ouvrage de Mr Schwob se recommande
assez par lui-même pour que nous ayons à
en faire l'éloge et si nous en parlons ici, c'est
plutôt pour exposer brièvement quelques ré-
flexions que sa lecture nous a suggérées et

qu'il n'est pas inutile peut-être de soumet-
tre à l'appréciation de nos lecteurs.

Nous ne suivons pas l'auteur dans toutes
les considérations qu'il développe, avec pré-
uves à l'appui pour démontrer que pendant
qu'en France nous attendons pour ainsi dire le
client ou que nous tenons à lui imposer nos
principes, nos habitudes, nos goûts et dans le
détail, les dessins, les dimensions, les coloris
etc. etc. des produits de notre industrie, la
concurrence étrangère mieux inspirée se plie
aux désirs et à la convenance de la clientèle et
nous l'enlève progressivement mais avec mé-
thode un terrain que bien souvent nous ne
cherchons pas même à lui disputer.

Mais il y a une observation de Mr Schwob
qu'il nous paraît particulièrement intéressant
de retenir, et qui donne lieu de constater une
anomalie, ou un défaut de réciprocité entre
les procédés de l'exportateur et de l'importa-
teur.

La France n'est pas seulement un pays
d'industrie, c'est aussi un pays agricole. Il a
ses récoltes, mais elles ne sont pas toujours
suffisantes à ses besoins et, en dépit des me-
sures protectionnistes, elle doit souvent re-
courir à la production étrangère. Ce sera pro-
bablement le cas cette année-ci.

La Turquie lui fournit des grains & des
graines, des colons, de la laine, des cocons,
des fruits secs, des articles de droguerie, etc.
etc.

Mais la Turquie par contre achète à son
tour en France une quantité de produits ma-
nufacturés, tels que tissus de laine et de co-
ton, quincaillerie, bonneterie, soieries, arti-
cles de Paris, de mode etc. etc.

Or, il s'agit d'examiner si le français, selon
qu'il est vendeur des produits de son indus-
trie ou acheteur de ceux du sol ottoman,
établit une balance équitable entre ces deux
situations respectives.

Mr Schwob et bien d'autres avec lui, cons-
tatent avec regret que l'industriel français est
souvent distancé par ses rivaux à cause de son
refus de se plier aux conditions de vente con-
sacrées par l'usage dans les différents pays.

L'industriel français n'entend traiter la plu-
part des fois que marchandise prise en fabri-
que, paiement anticipé ou contre documents.
Les frais d'emballage, de transport jusqu'au
port d'embarquement, nolis de ce point jus-
qu'à destination, risques de mer, de casse,
d'arrimage, le tout à la charge de l'acheteur.
Ce sont des conditions bien dures.

Ce dernier a beau s'en plaindre demandant
le prix établi jusqu'à destination, un terme
pour le paiement etc. etc. ou lui fera rare-
ment une concession conforme à ses désirs;
aussi va la difficulté pour lui d'obtenir les
conditions qu'il sollicite, il porte ses affaires à
la concurrence, qui fait droit à ses exigences sou-
vent très légitimes.

On devrait s'attendre à ce que par récipro-
cité les négociants français importateurs—
élevés dans le même pays et à la même école,
imbus des mêmes idées et des mêmes prin-
cipes que leurs confrères à l'étranger—fissent
sans hésiter leurs achats de produits de
l'étranger dans des conditions similaires c'est
à dire au prix de ces articles franc à bord au
port d'embarquement. Mais pas du tout! Ils
n'achètent jamais à ses conditions: mais
bien encoût frôlé assurance jusqu'à destina-
tion. Souvent même si l'acheteur est à Paris,
à Toulouse, à Orléans ou ailleurs, il ne se
contentera pas de la condition usuelle «coût
fret et assurances» jusqu'au port de débarque-
ment le plus proche, mais il exigera qu'on
lui établisse le prix jusqu'en gare de Paris.
Orléans etc. Rarement il admettra un déchet
de route, il faut lui garantir le poids délivré,
souvent aussi l'état sain de la marchandise à
l'arrivée.

Si nous exposons les détails qui précèdent
ce n'est certainement pas pour nous apitoyer
sur le sort des commerçants étrangers que les
circonstances obligent à se soumettre à toutes
les exigences des acheteurs français, mais
bien au contraire pour démontrer, une fois de
plus, que ceux qui produisent ont nécessaire-
ment besoin de consommer, et que, pour
entretenir et développer la consommation, il
faut suivre l'esprit et les progrès du siècle,
faciliter et ménager nos clients dans la mesure
du possible et ne jamais perdre de vue sur-
tout, que nous avons toujours quelqu'un sur

nos talons ne demandant qu'à prendre
la place que nous aurons délaissée.

A ce propos qu'il nous soit permis d'ajou-
ter quelques mots sur les réflexions pleines
d'humour de Mr Williams, réflexions repro-
duites dans nombre de journaux.

«Le Made in Germany», ce qui veut dire
«Fabriqué en Allemagne», ne laisse pas que
d'être bien instructif. Nos voisins d'Outre-
Manche peuvent avoir leurs défauts, mais ils
ont une qualité incontestable, celle d'être des
gens pratiques en affaires.

Malheureusement pour eux, le «Made in
Germany» leur a causé une déception.

Aujourd'hui encore un industriel français
croirait déroger à sa dignité en abaissant la
qualité de ses produits pour pouvoir tenir
tête à la concurrence. Nos voisins faisant peu
de sentimentalisme en affaires, n'ont jamais
été aussi chauvins que nous.

À côté des articles les mieux finis, les plus
solides, souvent aussi bien plus chers que les
nôtres, ils ont toujours fabriqué, également,
ce qu'on est convenu d'appeler «la camelotte»
car l'Angleterre produisant beaucoup, doit
pouvoir beaucoup couler sa production, et
pour cela elle a besoin du concours du riche,
qui paie sans marchander, et de celui des clas-
ses moyennes & pauvres, qui tiennent néces-
sairement au bon marché. On s'était imaginé
en Angleterre que le consommateur ignorant
la provenance allemande des produits intro-
duits dans son pays aurait cessé de les acheter
lorsqu'il aurait vu l'étiquette «made in
Germany» pour donner la préférence à l'arti-
cle de fabrication anglaise.

Mais le «Made in Germany» a résisté quand
même, car il revient à meilleur compte que
le produit similaire anglais, et c'est là peut-
être une des raisons pour lesquelles le gou-
vernement Britannique a récemment dénoncé
sa convention commerciale avec l'Allemagne.

Tout cela prouve malheureusement que le
commerce n'a pas de pavillon et qu'à ce point
de vue le meilleur de tous les patriotismes
serait de vaincre ses rivaux sur le terrain des
affaires.

Les affaires, a-t-on dit plaisamment, c'est
l'argent des autres. Cela est pourtant vrai
dans l'espèce. Lisez l'ouvrage de Mr Maurice
Schwob et vous saurez combien d'argent les
autres nous prennent chaque année.

L'HISTOIRE CHEZ LE PHOTOGRAPHE

Des anciennes royautés, à vraiment dire,
peu de chose reste: mais nous avons le photo-
graphe qui est roi.

Il est de toutes les solennités, de tous les
cérats, des fêtes de la cour et des fêtes de la
rue. Il a passé sur les grands. «On ne passe
pas», disait la sentinelle au petit caporal, elle
lui dirait encore. Elle dit au photographe
«Passez!» Pour lui, il n'est frontière, consi-
gée, ni protocole. Il va où il veut, et comme
il lui plaît. Il était du voyage de Russie, en
bonne place, le premier partout et le dernier,
le verbe haut, le geste autoritaire, narguant
jusqu'à M. Molokard qui, d'ailleurs, lui sou-
rait—il songeait que trop sévère c'est le cli-
ché raté.

Autrefois, les princes en déplacement atta-
chaient à leurs personnes des historio-
graphes. Racine, quelques mois, suivit Louis
XIV dans ses campagnes, et avec une fidélité
relative, —car la vérité toute crue eût man-
qué d'ampleur—témoigna des faits qu'il avait
vus. Il était dans l'usage de les venir et de
les dorer. Il s'y employait de son mieux, sans
assez y parvenir au gré du roi qui lui en mar-
qua même son mécontentement. L'historio-
graphe orthodoxe avait de bonnes façons, mais cour-
tisesques. On la voulait concise et flatteuse.
Elle était invitée à ignorer les ridicules et à ne
point souligner les disgrâces. Elle admirait;
toutes choses où on la conviait ne pouvant
qu'être admirables. So pouvait-elle imaginer
le souverain autrement que magnifique? Son
air était dit noble de toute évidence, et ma-
jeustueux son allure pour ce qu'il était en
personne Sa Majesté.—Saint-Simon s'oubliait
parfois à égratigner, en quelques lignes, des
eaux-fortes d'une vérité intense que ne visait
point à adorer l'original. Mais Rigaud sur-
venait, dont l'art possédait toutes les ressource

de la brousse, on fractionna la colonne
expéditionnaire.

Le colonel prit les devants avec le gros des
troupes; il ne resta derrière que la 3e du 1,
mon ambulance et les divers services. Très
occupé par les malades, insoules et fiévreux,
de plus en plus nombreux à mesure que l'on
s'enfonçait dans le Cayor, je perdais de vue
mon compatriote.

Ce que sachant, les fantassins, qui s'en-
nuyaient ferme au bivouac et qu'énermaient ces
infatigables poursuites, reprirent Crébassat
pour leur souffrir-douleurs, tandis que Mar-
tinot redoublait de malice pour surprendre
Siblet.

L'astucieuse bête, il le savait, n'offrait d'au-
tre point faible que sa gourmandise; c'est par
là qu'il avait juré de l'avoir. Chaque jour, en
se levant, Siblet faisait le tour du camp, flai-
rant marmottes et gamelles laissées autour des
feux et en lesquelles parfois se trouvaient
maints reliefs.

Un matin donc, il s'arrêta, narines frémissantes,
devant une qui contenait des reliquats
de confitures. C'était de la grosseille de con-
serve, morceau de roi, que seuls les sous-
officiers se payaient et dont il n'avait goûté
qu'une fois, un jour de «tête jolite», Crébassat
l'ayant conduit à la cantine.

Il suffit de ce souvenir pour remplir ses ba-
goues de salive.

Aussi, devant l'exquise gelée rose tressail-
lant à la brise et dorée par le soleil levant, si
général fut son accès de gourmandise que pas un
instant il ne flaira un piège, et, comme na-
guère l'absinthe, la confiture fut engloutie en
un clin d'œil.

Une heure après, il arrivait mourant dans

ces des diplomates mensonges. Point de
contrôle; le photographe à Versailles était en-
core inconnu.

Les grands hommes jusqu'à lui ont été ce
qu'ils qu'ils ont été; ils sont ce qu'ils sont
depuis qu'il est là. L'instantané est un despo-
tisme qui n'entend point qu'on impose à l'avenir
par des prétentions à une tenue qu'on n'a
pas, à une distinction que les complaisants
bien stylés chanteraient en vain. On passe à
la postérité sans à peine un brin de toilette,
comme on fut pris, et qui pis est: surpris.
C'est déshonorant pour quelques héros; mais
hâzards des apanages de la majesté: ils
n'ont pas toujours l'avantage de Saul, choisi
d'Israël, parce que sa taille était fière, et sa
superbe son visage. Ils ne montent pas sur
yeux de l'avenir, tout aussi renseignés par le
photographe que ceux du présent.

Après le jubilé de la reine, le voyage en
Russie a surtout nécessité une mobilisation
d'appareils. Des hommes se sont précipités
sur les pas du chef de l'Etat, qui portait en
bandoulière, à la main, ou dans leurs valises,
des jumelles et chambres noires. Ils for-
maient une armée intrépide. On les vit à pied,
à cheval, en voiture, grimpés sur les crêtes,
juchés sur les arbres, hissés sur les crânes,
ou en gants blancs et de blanc cravatés, au
premier rang des personnages officiels. Ils
étaient avant ceux-ci dans la salle du festin,
au théâtre, à la revue. Embusqués à tous les
carrefours, ils guettaient le moment propice.
On marchait dans les murs, ce n'était point
des conspirateurs; des coups étaient frappés,
ce n'était point des esprits; c'étaient des
photographes! Tapis dans l'entrepoint, hissés
dans les hublots, blottis sous les meubles,
dissimulés derrière les tentures ils surgis-
saient au moment des strictes intimités com-
me l'œil classique du porcelaine égrillardes.

Kien ne nous est resté de ces détails les plus
infimes qui accompagnèrent le pacte d'union.
Nous sommes initiés au train-train familier et
vulgaire des choses qui sont l'inévitable cadre
de toutes les fêtes humaines: les petites misères
de la vie en des planches multipliées à l'infini
nous apparaissent égarées, mais irrévocable-
ment, et se jouent de la majesté des
princes avec comme un peu de malice. La
photographie n'aurait les superbes, les humi-
les en des attitudes étranges, effacées équi-
voques. Ils sont en représentation, ils s'étu-
dient à paraître: une inadvertance d'une se-
conde, dans laquelle la grandeur s'effondre
jusqu'à un trivial, est fixée en caricature, sans
possibles retouches, par ces yeux qui étaient
là, ces gros yeux d'ombre que la pompe offi-
cielle attire et n'intimide pas.

Le peintre composait son tableau quand il
avait à rendre une scène historique. Le
premier plan et la lumière étaient de droit au hé-
ros. Rien ne gênait la beauté de son geste. A
distance respectueuse, les figures d'impor-
tance l'encadraient, le mettaient en valeur; au
loin quand d'aventure on ne l'oubliait pas,
c'était un grouillement incertain de vagues
humanités, les foules...

Les clichés brutaux ont changé tout cela.
C'est le peuple qu'on voit d'abord, c'est l'en-
tassement de toutes les volontés accourues,
agglomérées, sèches, vibrantes et compactes.
Les princes, leurs cours, leurs équipages,
leurs gens, dans cette foule, sont roulés,
confondus, introuvables.—On l'emperreur? Ce
point noir derrière ces paysans, ces ouvriers,
ces soldats. Où le président? C'est ce chapeau
qui saute. Mais la foule est là, onduleuse com-
me la mer, vaste comme elle, attestant la
puissance du nombre et sa mystérieuse pro-
fondeur.

Guillaume, qui, de tous les monarques, au
plus haut degré, possédait l'art de la mise en
scène, a médité sur ces photographies. Ses
frères et cousins s'en amusent; ils en font.
Et ce n'est pour personne un secret que M.
Félix Faure en est fier. Le relire féodal,
mieux avisé, ne cède point à un si fatal en-
gouement. L'histoire, en mystique qui s'altère,
de la divinité de sa mission, ne voulant ap-
paraître aux hommes que dans la tonnerre et les
nuages, rêvant d'être le chevalier casqué des
mythes héroïques, réel et à la fois légendaire,
il mesure comme il est important de soustrai-
re son image et ses actes à la démocratie tra-
duction de l'instantané. Il proscriit, sur son
passage, les prunelles aiguës et perspicaces

de la tente de son ami. Il y avait de l'arsenic dans
la grosseille.

Comment ce guez de Martinot se l'était-il
procuré? Je l'ignore; mais j'ai toujours soup-
çonné mon compatriote, qui détenait les
clés de son pharmacie portative, d'avoir trem-
pé dans cette affaire.

Quoi qu'il en soit, le lendemain, Crébassat,
qui ne venait jamais à la visite, même quand
il avait la fièvre, m'apporta son macaque.

Je l'examinai un instant, le pauvre était
bel et bien perdu. Il ne l'ignorait pas lui-
même, et sa fin fut celle d'un usage.

«Que voulez-vous», nous disait-il par la
tristesse résignée de ses prunelles que la
mort d'heure en heure volait, «c'est ma fau-
te si cette canaille de Martinot a gagné la par-
tie; elle était si appétissante, sa gelée!»

Puis, avec un branlement sceptique de la
tête, il trempa ses lèvres dans le contrepoint
que je venais de préparer; enfin, sentant
l'ultime frisson lui étreindre le cœur, une der-
nière fois il regarda son maître, et dans ce
regard il y avait: Défends-toi bien, Tien-
net, ne sois plus si naïf! et nous tendant ses
quatre pattes dans une crispation suprême, il
mourut.

«Monsieur le major», fit tout à coup le
soldat avec cet air inspiré que prennent, en
parlant, les vieux pères-sorciers, «à cette
heure, là-bas, dans nos montagnes, l'autre
Siblet, le vrai, celui qui jusqu'à mon départ
ne quitta pas mon ombre, est également tré-
passé...»

Il s'arrêta, puis dans un murmure à peine
distinct:

«Ils avaient la même âme; et moi aussi
je ne tarderai pas à mourir...»

des détectives. S'il estime la propagande par
l'estampe, il se charge de se complaisamment
dessiner à la place qu'il s'est choisie d'un les
apothéoses que l'absolu de son orgueil engen-
dre.

La tradition lui en fait une loi. En l'icô-
graphie officielle de son règne, nul n'existe
que lui, en habits de parade, et les allégo-
ries dont il s'entoure, s'exprimant comme
une allégorie lui-même en le droit divin por-
sonifié. Ainsi faisait-on quand la monarchie
contre-savoir faire bourgeois défendait enco-
re sa grandeur. Le monarque était représenté,
non en des habits de cour, mais revêtu des
pourpres antiques, contemporain des héros;
il tranchait les têtes des hydres, confondait
l'ignorance, enchaînait la Victoire, seul,
impassible, seré et toujours beau comme
un dieu. Gravures, jetons, monnaies, toiles,
mosaïques, bas-reliefs, arcs de triomphe de-
puis des centaines de siècles racontent ainsi
l'histoire. La révolution classique avec Davila
avait à peine ruiné le crédit de ce symbolisme,
et nos grands hommes n'apparaissent tou-
jours que nobles, isolés, se détachant de la
foule, en vedette sur le peuple.

Le photographe allait venir, réformateur
inconscient: il se croirait le courtisan des in-
dividus et ne serait que l'historien des foules.
Il empièrerait d'elles les tableaux épiques, les
chevauchées, les solennités et les pompes. Et,
dans les flots de la multitude absorbante,
enthousiaste ou grandiose, il noierait le su-
prême et dernier prestige des grands.

Quel symbole: le cliché rendant aux peu-
ples la place qu'occupaient les rois!

Paris, 29 septembre 1897.

Homicide par prospectus

On m'a conté l'histoire d'une maladie, en-
proie à des crises fréquentes et singulière-
ment douloureuses, et qui, ayant demandé le
remède prescrit pour l'adoucissement de sa
souffrance, reçut même temps certain pros-
pectus destiné, selon la coutume, à vanter les
merveilleux effets qu'il en faut attendre.

Mais ce papier, pour mieux célébrer la dro-
gue qu'il accompagnait, donnait sur la nature
du mal à combattre, sur la rapidité de sa
marche sur la gravité du danger des détails
d'une précision telle et d'un si cruel possi-
bilisme, que la maladie, ayant lu, mourut bien-
tôt de savoir que toute espérance devait être
abandonnée.

Voilà qui est pour faire réfléchir. Que vous
semble de ce coup de la mort ainsi porté par
celui-là même qui se vante de délivrer l'éluxir
de longue vie? A quoi servira désormais que
le médecin mette son effort à bercer d'une
illusion tant précieuse celle où celui que le
mal a atteint, à être, lui aussi, et tout d'abord,
le médecin de l'âme, de cette âme dont la
défaillance suprême entraînerait l'irréremédia-
ble arrêt de la pauvre machine humaine, si
le boniment de quelque marchand de spéci-
fiques peut venir brutalement emporter l'espoir
piementement entretenu?

Quelques législateurs de grande vertu ont
déclaré la guerre aux prospectus licencieux.
Lovable est, certes, leur zèle; mais n'en sau-
raient ils, aujourd'hui, réserver une partie à
combattre des papiers bien autrement fustes,
puisque c'est la vie même qu'ils mena-
cent? Va-t-on se préoccuper un peu de ne pas
laisser plus longtemps impuni cet homicide
d'un nouveau genre, et que ce temps seul
pourrait inventer: l'homicide par prospec-
tus.

NOS ÉCHOS

AVIS.

Dans l'intérêt d'un service régulier, nous
prions nos abonnés de la campagne dont l'ap-
pointement trimestriel finit au 30 octobre pro-
chain, de nous en envoyer sans retard le mon-
tant.

Le collège Carnot.

Les progrès que nous signalons à la fin de
septembre dernier, dans la marche du collège

Et, les yeux tournés vers la mer, qu'une
rouge buée traillait à l'horizon des steppes,
il se mit à pleurer.

Je n'ai jamais cru, je ne crois pas aux pres-
sentiments; pourtant la douleur de ce gars,
à ce point resté pâle sous la vareuse du sol-
dat, m'émut profondément, et aussitôt j'ai
rent en foule, du fond de ma mémoire, les
tragiques récits dont ma grand-mère me ber-
çait les soirs d'hiver, sous la cheminée vaste,
tandis que la bisse pleurait dans les peupliers
de la Mareille et que la pluie cinglait les vi-
tres.

Sous la parole brève et solennelle de l'«En-
nemi», je sentis passer en moi, sur la terre
africaine, le frisson dont tant de fois j'ignorais
mon enfance, là-bas, aux flancs neigeux du
l'Escandorgue.

XVIII

LES FUNÉRAILLES DE SIBLET

Etranges mais belles furent les funérailles
de Siblet.

Le camp dormait, noyé dans un rayon de
lune, et quand, en la brousse muette, les
hyènes essaient d'ululer et les chacals de
geindre, si profond était le silence qu'on en-
tendait le vol trépidant des phalènes brillant
à la flamme mourante leurs ailes de velours.
Tiennet sortit de sa tente, portant le défunt
en ses bras.

Arrivé sous un acacia dont la brise nocturne
inclina les rameaux, il s'arrêta, déposa son
fardeau et s'assit. Du fond de sa vareuse il
tira sa flûte à trois trous, et préluda. Ce fut
un air si doux, si triste et si mélancolique

Carnot, établi sous les auspices des diverses
sociétés françaises de cette capitale et en par-
ticulier de la Société Française d'Enseignement,
ont été plus notables encore pour le mois
d'octobre. Il résulte, en effet, des renseigne-
ments fournis à la Commission que le nombre
des élèves, à fin octobre, s'élevait à 101, et
que malgré la modicité des prix et l'extrême
générosité de la direction les recettes ont été
de \$ 279.50.

Le nombre des adhérents à la Société d'En-
seignement a aussi augmenté. On en compte
aujourd'hui 172, et les cotisations ont donné
de \$ 51.70.

Ces résultats qui sont dus surtout, person-
ne ne l'ignore, au zèle et au désintéressement
du président de la Société, M. Charles Ca-
zaux, justifient nos espérances pour l'avenir.

À un moment où nous terminions cette note,
une communication gracieuse de la Légation
de France nous permet d'ajouter que le gou-
vernement français, rendant justice aux efforts
qui ont abouti à la création du Collège Carnot,
en loue la pensée et se montre disposé à en
favoriser le développement. Cet encourage-
ment venu de la mère patrie est précieux et ne
peut que contribuer au progrès de la patrie
qui fondation.

Monsieur le Chargé d'Affaires de France à
Montevideo a adressé ce matin à M. Charles Ca-
zaux, président de la Société Française d'Enseignement,
la lettre suivante:

«Montevideo le 6 Novembre 1897.

LA REPUBLICANA
Gran manufactura de vapor de tabacos, cigarros y cigarrillos
DE
JULIO MAILHOS
Avenida General Rondeau 354 A 358, Depósito General y Oficinas:
Calle 18 de Julio núm. 47
MONTEVIDEO

ARMERIA DEL CAZADOR
CASA INTRODUCTORA
Armeria, Cuchilleria, Quincalleria y Platinas
VENTAS POR MAYOR Y MENOR
JUAN M. MAILHOS
Calle 18 de Julio esquina Andes—MONTEVIDEO

"L'UNION"



Compagnie d'Assurances Français contre l'incendie
(FONDÉE À PARIS, 15, RUE DE LA BANQUE EN 1828)
Statuts payés depuis son établissement 202.000.000 de francs
CAPITAL ET GARANTIES 100.000.000 DE FRANCS
Direction particulière pour la République O. de l'Uruguay
A. de SAAVEDRA
169-CERRITO-169
MONTEVIDEO

NEURASTHENIA, HIPOTONIA, ENFERMEDADES NERVIOSAS,
Impotencia, Hipocondría, Tuberculosis huesosa y pulmonar,
ARTROSIS REUMATISMOS, etc.
GLYCEROFOSFATO DE CAL DALLOZ
Breveté par son inventeur para el extranjero. — Dosis: 1 ó 2 cucharadas de la de cada una de cada comida.
PARIS: J. DALLOZ, 13, Boulevard de la Chapelle.
DEPOSITOS EN TODAS LAS FARMACIAS Y DROGUERIAS

CARLOS SPANGENBERG & C. A.
CASA INTRODUCTORA
25 DE MAYO, 381 Y 383
MONTEVIDEO
Especialidad en Artículos de Muebleria y Tapiceria.—Tipos para Imprenta.—Papeles para Imprenta y Litografías.—Cartones.—Artículos de Ferreteria



Almídon MACK
de doble fuerza
Con esta nueva preparación se alcanza con sorprendente rapidez, obteniendo un lustro y fuerza extraordinaria.
Se vende en todas las Droguerías y Almacenes de Ultramarinos.
Único Fabricante-Inventor M. Mack, Urm 10.

ULTIMA NOVEDAD
Perfumeria
DE
IXORA
DE
ED. PINAUD
PERFUMISTA
JABON.....IXORA
ESENCIA.....IXORA
AGUA de Tocador.....IXORA
POMACIA.....IXORA
ACEITE para el Pelo.....IXORA
POLVOS de Arroz.....IXORA
COSMETICO.....IXORA
VINAGRE.....IXORA
27, BOULEVARD DE STRASBOURG, 27
PARIS

RESTAURANT DE PROVENCE
TENU PAR AUGUSTE GEBELIN—Grandes comodidades para viajeros
On prend des pensionnaires à prix très modérés.—Nourriture et logement 1 piastre 20 par jour.—Salons pour familles.—On porte à domicile.—A côté du Palais du Gouvernement, à portée de tous les tramways, près du Théâtre Solís.
Ciudadela, 118, 150, 152 et 154

BAÑOS DEL TEMPLO
DE AUGUSTO GEBELIN
20 — CALLE CANELONES — 20
SE ATIENDEN TODAS LAS SOCIEDADES DE SOCORROS MUTUOS
PRECIOS CORRIENTES

USO	INCEJA	USO	INCEJA
Baño higiénico, con ropa.	\$ 0.30	\$ 0.30	
" sin ropa.	" 0.24	" 2.00	
" de almídon, con ropa.	" 0.40	" 4.00	
" sin ropa.	" 0.34	" 3.40	
" de alfecho, con ropa.	" 0.40	" 4.20	
" sin ropa.	" 0.36	" 4.20	
" alcalino, con ropa.	" 0.40	" 4.20	
" sin ropa.	" 0.36	" 3.80	
Baño sulfuroso, con ropa.	\$ 0.70	\$ 6.00	
" sin ropa.	" 0.50	" 5.50	
" de ducha escocesa, con ropa.	" 0.40	" 3.60	
" sin ropa.	" 0.30	" 3.00	
" de ducha fría y lluvia.	" 0.40	" 3.20	
" sin ropa.	" 0.30	" 2.60	
" de ducha fría y lluvia.	" 0.40	" 3.20	
" sin ropa.	" 0.30	" 2.60	
" de ducha fría y lluvia.	" 0.40	" 3.20	
" sin ropa.	" 0.30	" 2.60	

GRAN FABRICA A VAPOR DE CALZADOS
— DE —
Máximo Seré, Hermano y Ca.
Esta casa, especial en surtidos de campaña previene a su numerosa clientela y al público en general, que sus talleres funcionan con la regularidad suficiente para dar cumplimiento al pedido mas exigente
61, Calle Uruguay, 61 — Montevideo

TESORO DE LA BOCA
ELIXIR DENTIFRICE
Odontalgique
ED. PINAUD
PERFUMISTA-QUÍMICO
37, BOULEVARD DE STRASBOURG, 37.
PARIS

P. S. N. C.
The Pacific Steam Navigation Company
Línea quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacífico
SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION
EL VAPOR PAQUETE INGLES
ORISSA
(A DOS HELICES)
Capitan: A. J. MC WATT
Saldrá el 5 de Noviembre de 1897
Para Rio Janeiro, Bahía, Pernambuco, San Vicente, C. V., Lissos, Coruña, La Pallice (La Rochelle) y Liverpool.
Gran rebaja en la tarifa de pasajes
PASAJES A CORUÑA EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO, LIBRE DE GASTOS DE QUARENTENA
A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros.
La Compañía expide pasajes para Vigo, Ilvadeo, Carril, Gijón, Coruña, Santander, Ferrol y Bilbao.
Todos los vapores llevan médico y mucama; están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejores modernas para la comodidad de los pasajeros.
WILSON, SONS Y C.º LIMITED
AGENTS
MONTEVIDEO
Calle 25 de Mayo 214
Río Janeiro, Santos, Bahía, Pernambuco y San Vicente, C. V.
BUENOS AIRES
Reconquista 323

NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ
DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE UNIVERSEL
EN SIX VOLUMES
La Librairie Larousse a commencé le premier avril la publication d'un nouveau **DICTIONNAIRE ENCYCLOPÉDIQUE**, en six volumes, infiniment supérieur à tous les points de vue, aux ouvrages du même genre parus jusqu'ici.
Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** contiendra
DEUX FOIS PLUS DE MATIÈRES ET DIX FOIS PLUS D'ILLUSTRATIONS
que les ouvrages similaires. Les facilités de paiement accordées en permettront l'acquisition à tout le monde.

Le **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** formera 6 volumes in 4º imprimé sur trois colonnes, dans le même format que le grand **LAROUSSE**. Rédigé par des auteurs d'une grande compétence, bien proportionnés dans toutes les parties, donnant sur chaque chose l'essentiel, il est fait sur le même plan que son illustre devancier. La richesse du vocabulaire sera incomparable: aucun mot de la langue ne sera omis, même les mots les plus nouveaux, l'argot, les mots étrangers qui se sont introduits peu à peu dans notre langue, les termes vulgaires, etc.
Les questions philosophiques, politiques, religieuses et sociales seront exposées avec l'impartialité la plus absolue.
L'illustration, d'une importance si capitale aujourd'hui dans un ouvrage de ce genre, est l'objet de soins tout particuliers.
Des milliers de gravures, exécutées spécialement pour le Dictionnaire, complètent le texte et le rendent plus aisément compréhensible.

Des portraits nombreux (innovation fort intéressante), dessinés d'après les documents les plus dignes de foi, fixent l'image des personnages illustres de tous les temps et de tous les pays.
Des tableaux synthétiques facilitent dans l'esprit du lecteur la formation des vues d'ensemble et des idées générales.
Enfin, des cartes en noir et en couleurs, soigneusement tenues à jour, forment un ensemble de documents géographiques aussi précieux qu'abondants.
MODE DE PUBLICATION
Le Larousse illustré, en 6 volumes, est publié par fascicules qui paraissent chaque semaine, depuis le 1er avril 1897. (Les souscripteurs pourront, s'ils le préfèrent, recevoir l'ouvrage par séries de 10 fascicules ou par volumes, au fur et à mesure de l'apparition de chacun d'eux. Voir le Bulletin de souscription).

SOUSCRIPTION A FORFAIT:
40 piastres or en fascicules, en séries (10 fascicules) ou en volumes brochés.
50 piastres or en volumes reliés demi-chagrin.
Payable par semestre, en cinq versements égaux, le premier ayant lieu en souscrivant.
N. B.—La souscription a forfait garantit le souscripteur contre toute augmentation de prix, pendant la publication de l'ouvrage.
Remplir et signer le Bulletin de souscription ci-joint et l'adresser:
Administration du «Courrier Franco-Orientale», 40 Maciel.
MONTEVIDEO

BULLETIN DE SOUSCRIPTION
Souscription à forfait: 40 piastres or, en séries de 10 fasc., en vol. brochés, 50 piastres or, en volumes reliés.
Payable par semestre en cinq versements égaux.
Je, soussigné, déclare souscrire à un exemplaire du **NOUVEAU LAROUSSE ILLUSTRÉ** en six volumes au prix à forfait de.....
que je m'engage à payer à raison de 8 piastres par semestre, le premier paiement ayant lieu en souscrivant.
L'ouvrage devra me parvenir franco par séries de 10 fasc.—volumes brochés—volumes reliés au fur et à mesure de l'apparition.
(Payer les modes d'envoi non choisis)
Nom et Qualité (bien lisible).....
Adresse.....
A..... le.....
SIGNATURE.....

J. DURANDEAU
ARTÍCULOS FRANCESES
MUEBLES, TAPIERIA
Especialidad en muebles de fantasía para salon, Bronce y objetos de arte
Montevideo. URUGUAY, 22 y 24.

Grand Vignoble du Parc Giot
PRECIOS CORRIENTES DE LOS VINOS DE 1897
A DOMICILIO, AL CONTADO; POR NO TENER COBRADORES
Una botella de 200 litros sin casco \$ 21.00 sea el litro ó kilo \$ 0.12
Media " 100 " " 12.50 " " 0.125 ml.
Carita " 50 " " 6.50 " " 0.13
Dama de honor " 15 " " 2.10 " " 0.14
Vino de vino. " " " " " 0.20
Grapa. " " " " " 0.60
Toda diferencia en mas ó en menos se abonará ó se descontará al mismo precio.
Los casos se pagarán \$ 2.00 por botella; \$ 1.50 por media; \$ 1.00 por cuarterola; \$ 0.60 por damajuana, y se abonará al mismo precio devolviéndolos en buen estado.
Un carruaje al-hoc sale de la GRANJA GIOT todos los días para el reparto en Montevideo.
POR ORDENES:—GRANJA GIOT, N.º 2051, TELÉFONO LA COOPERATIVA.—AL COCHERO REPARTIDOR.
AL ESTABLECIMIENTO Y BOTELLA.
Se puede visitar la Bodega y probar los vinos
Se ruega hacer los pedidos con 3 ó 4 días de anticipación y poner el vino de un casco, en una sola vez, en botellas ó damajuanas bien tapadas y acostadas para conservar la calidad del vino.

BORICINA MEISSONNIER
Desinfectante, Microbicida, Cauterizante
NI TOXICA, NI CAUSTICA, NI IRRITANTE
Enfermedades de los Ojos, de las Orejas, de la Nariz, de la Laringe, de la Vitis urinarias, Ginecología, Úlcera, Quemaduras, Heridas.
HIGIENE DE LA TOILETTE (cuidados íntimos)
La Boricina se emplea en polvo ó en solución.
DARFISTO: París, 17, Place Cadet.—Montevideo, BOTICA DEL SOL, Miguel Ray.

FERNET - BRANCA
Especialidad de Branca Hermanos de Milan
Los únicos que poseen el verdadero y genuino proceso
Medallas de oro y gran diploma de honor a las Exposiciones de Viena 1873, Venecia 1874, Londres 1883, Sydney 1884, Melbourne 1884, Milan 1884, Niza 1884, Turin 1884, Amberes 1884 y muchas otras recompensas.
ÚLTIMAS RECOMPENSAS OBTENIDAS:
Gran Diploma de Honor a la Exposición de Londres 1883 y al Premio 1892, Medallas de oro a las Exposiciones de Barcelona 1888 y París 1889, Medalla de oro a la Exposición Italo-Americana Génova 1892, Medalla de oro del Ministerio de Agricultura y Comercio Roma 1892.
MÁXIMAS HONORIFICENCIAS
Únicos concesionarios para la América del Sur desde 1875.
CARLOS F. HOFER Y C.º GÉNOVA
El FERNET-BRANCA es el licor mas higiénico conocido que extingue la sed, facilita la digestión, estimula el apetito, cura las fiebres intermitentes, el dolor de cabeza, mal servicio, mal del hígado, spleen, mal del mar, el licor vermiforme, anti-cólico, anti-fébril según queda comprobado por cantidad de certificados médicos.—No se deje el público engañar por las nocivas imitaciones que bajo varios nombres de FERNET empieza a presentarse, y fide legítimo.
Fernet - Branca
Únicos intro ductores en las Repúblicas del Uruguay y Paraguay:
METZEN-VINCENTI Y C.º — Montevideo
debidamente apoderados para proceder con todo el rigor que acuerdan las leyes contra los falsificadores y contra los infractores a dicha concesión.

Penitente de "Courrier Franco-Orientale"
(154) Du 6 Novembre 1897
MEMOIRES DE M. GORON
Ancien chef de la police de sûreté
II.—A TRAVERS LE CRIME
CHAPITRE XV
UNE EMPOISONNEUSE
Après tout, beaucoup d'assassins peut-être deviendrait d'honnêtes gens si, au moment où ils lèvent le couteau, une force inattendue arrêtait leur bras et s'ils savaient que, dorénavant, ils sont étroitement surveillés par la police.
J'ai voulu clore cette partie de mes mémoires exclusivement consacrée aux crimes, par

ce récit d'un empoisonnement qui, peut-être, apprendra aux psychologues que la perversité humaine, si grande qu'elle soit, a parfois d'étranges retours. Cependant, il n'en faudrait pas conclure que, pour avoir une bonne femme, il est indispensable qu'elle ait d'abord pensé à vous empoisonner.
III.—Haut et basse pègre
CHAPITRE Ier
L'ESCRQUERIE.—LE ROI DES ESCROCS
Il y a une sorte de grammaire de l'escroquerie et du vol.
On peut dire que pour tous les bandits qui vivent en marge de la société, il y a de grandes règles immuables auxquelles ils obéissent: le code du parfait voleur, les moyens classiques et sûrs de mettre le bien d'autrui dans sa poche. Néanmoins, comme pour le dictionnaire de l'Académie, auquel on est obligé chaque instant d'ajouter des mots nouveaux, le dictionnaire d'escroquerie a besoin

presque chaque année de modifications et d'adjonctions.
Les escrocs ne sont point restés en dehors du grand mouvement scientifique du dix-neuvième siècle; la pègre moderne a su profiter de toutes les découvertes de la science et se les assimiler parfois d'une façon fort ingénieuse. Le télégraphe, le téléphone et bientôt sans doute les rayons X... tout sert et servira aux escrocs à perfectionner leurs moyens d'actions.
Ce qui mérite d'être dit, tout d'abord, c'est que l'escroc est un privilégié; la loi pour lui est pleine d'indulgence.
Tandis que le dernier des cambrioleurs, qui aura fracturé une porte pour voler dix francs, risque vingt ans de travaux forcés, l'escroc, qui a volé des millions, ne peut avoir que cinq ans de réclusion.
L'article 103 du Code pénal est ainsi conçu: «Quiconque, soit en faisant usage de faux noms ou de fausses qualités, soit, en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence de fausses entreprises, d'un pouvoir ou d'un crédit imaginaire, ou pour faire naître l'espérance ou la crainte d'un suc-

cès, d'un accident ou de tout autre événement chimérique, se sera fait remettre ou délivrer des fonds, des meubles ou des obligations, dispositions, promesses, quittances ou décharges, et aura, par un de ces moyens, escroqué ou tenté d'escroquer la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera puni d'un emprisonnement d'un an au moins et cinq ans au plus, et d'une amende de 50 francs au moins et 3,000 francs au plus. Le coupable pourra être, en outre, à compter du jour où il aura subi sa peine, interdit, pendant cinq ans au moins et dix ans au plus, des droits mentionnés en l'article 12 du précédent Code; le tout sauf les peines plus graves s'il y a eu crime de faux.»
C'est ainsi qu'on a vu des hommes qui avaient volé des milliers et des milliers de pauvres diables, causé des suicides innombrables et tué ainsi plus d'êtres humains que Troppmann lui-même, s'en aller passer deux années en prison ou grâce à leur argent, ils ont bien des douceurs que le cambrioleur ou le voleur ne peuvent acheter, obtenir bien entendu le bénéfice de la libération conditionnelle, puis repartir sur le boulevard et mé-

me sur les marches de la Bourse, presque en triomphateurs...
Quelques-uns, qui avaient su mettre des millions à l'abri, le lendemain de leur sortie de Mazas, ont retrouvé toute leur puissance.
Dans le récit très simple de ce que j'ai vu lorsque je dirigeai la police de sûreté, je ne pourrai dire que ce que je sais. Or, la plupart du temps, les affaires, dites financières, se faisaient en dehors de mon service.
Ce qu'il y a de plus piquant, c'est qu'au fond, dans la plupart des escroqueries financières, l'escroqué ne mérite pas beaucoup plus de sympathie que l'escroc, comme le joueur de bonneteau volé par le bonneteur n'a pas, au sens absolu du mot un degré de moralité bien supérieur à celui de son voleur.
Au fond, tous deux jouent avec l'espérance de tricher impunément. Le joueur de bonneteau croit avoir vu passer la carte sur laquelle il compte, le spéculateur qui donne son argent à Macé Berneux, croit qu'il lui rapportera 120 pour cent.
Et cela est si vrai que la justice est en quelque sorte paralysée devant les escrocs, qui ont de vastes bureaux luxueusement

meublés et qui pompeusement s'intitulent banquiers...
Quand la police, qui sait bien ce qui se passe dans ces officines, veut intervenir ce sont les vols qui poussent des cris d'orfraie. Non seulement les escrocs de haut vol, qui ont la main toujours ouverte et savent distribuer habilement l'argent qui leur coûte si peu à gagner, trouvent dans tous les mondes des protecteurs puissants, mais leur défenseurs les plus énergiques, sont les pauvres diables qui ont été assez naïfs pour leur confier leur argent.
Ce sont ceux-là qui protestent avec la plus d'indignation quand on suspecte l'homme généreux qui leur donne tous les mois six pour cent de l'argent... Jusqu'au jour pour tant où ce bienfaiteur de l'humanité prend le bateau pour Douvres ou le train pour Bruxelles.
Alors, ce sont ceux qui ont touché le plus longtemps les plus beaux dividendes qui sont les plus indignés et qui flétrissent avec la colère la plus violente l'inaction de la police.
(A suivre.)